# Vrbanus, festiuus, comis, lepidus ? Nommer la civilisation des moeurs en latin au Quattrocento

Florence Bistagne

▶ **To cite this version:**

Florence Bistagne. Vrbanus, festiuus, comis, lepidus ? Nommer la civilisation des moeurs en latin au Quattrocento . Collection des études augustiniennes. Série Antiquité, 2016, 201, p. 463-478. hal-02610628

**HAL Id: hal-02610628**
**https://hal.science/hal-02610628**

Submitted on 7 Oct 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

FlorenceBistagne, Nommer la civilisation des mœurs en latin, Mélanges Charlet

version d'auteur

# *Vrbanus, festiuus, comis, lepidus* : quelques essais pour nommer la civilisation des mœurs au Quattrocento

La fin du Quattrocento voit la polémique sur l'utilisation de la langue latine s'exacerber et les intellectuels du temps se diviser, pour ou contre l'usage du latin comme langue de communication écrite et quel latin employer dans ce cas-là, alors que les langues vernaculaires sont en train de prendre leur essor. Dans le royaume de Naples, Giovanni Pontano va prendre position pour l'usage du latin et l'utiliser comme langue vivante moderne. Pour ce faire, en poésie, il reste très proche dans sa langue des poètes de l'âge d'Auguste, considéré comme un âge d'or, mais en prose, il lui faut souvent définir de nouveaux concepts en néologisant ou bien donner un nouveau sens aux mots antiques, pour exprimer des réalités nouvelles.

La définition des qualités qui font de l'homme un homme, en cette période de naissance de la « civilisation des mœurs[1] », est ainsi donnée en s'appuyant, pour les confirmer ou les critiquer, sur les concepts et les mots antiques. Nous proposons ici un glossaire des notions principales à travers la lexicographie humaniste, qui fixe à peu près les concepts de la civilisation des mœurs au tournant du Moyen Âge et de la Renaissance. Celle-ci va ériger en type d'homme idéal non plus le courtois mais le courtisan, dans les langues vernaculaires.

1. Cette notion est théorisée par Norbert ELIAS dans son livre *La civilisation des mœurs*, Paris, 1973 (première édition suisse en 1939 en langue allemande), qui part du constat du long processus de civilisation, c'est-à-dire de refoulement des instincts et de la violence, à partir du début de la Renaissance, qui se traduit par l'émergence d'une société raffinée et disciplinée d'abord dans les hautes sphères, puis qui se diffuse dans toutes les classes sociales, notamment par la multiplication d'ouvrages théoriques descriptifs et prescriptifs qu'il appelle « de civilité ». Aujourd'hui un peu remise en cause, car on a pu montrer que nombre de sociétés antérieures à la Renaissance possé- daient déjà des systèmes de contrôle et de prescriptions morales, la théorie de N. Elias a tout de même donné son nom de façon générique à ce processus de maîtrise.

## I. – *COMIS, COMITAS* : « AIMABLE, L'AMABILITÉ »

> *Crassus erat elegantium parcissimus, Scaeuola parcorum elegantissimus ; Crassus in summa comitate habebat etiam seueritatis satis, Scaeuolae multa in seueritate non deerat comitas*.
>
> « Crassus avait le style le plus sobre parmi tous ceux qui parlent avec élégance, Scaevola le style le plus élégant parmi ceux qui parlent avec sobriété ; Crassus avait, dans son extrême amabilité, quelque chose d'austère, Scaevola ne manquait pas, dans son comportement austère, de beaucoup d'amabilité[2]. »

De cette illustration de la notion de *comitas*, il ressort d'abord que c'est un com- portement, et non une qualité du style. Et cette qualité se définit par son contraire, l'austérité *(seueritas)* : la *comitas*, c'est un mélange d'affabilité, de bonne grâce et de gentillesse. Il est intéressant de constater que Quintilien préfère au mot *comis* le mot *uenustus*, plus expressif, avec le radical *uenus*[3], qui désigne le charme et l'agrément, celui de la déesse Vénus par antonomase, et met moins en avant l'idée de gentillesse et de douceur : « Venustum esse, quod cum gratia quadam et uenere dicatur, apparet[4]. »

Quant à la définition de *comis* donnée par Pontano, elle reprend cette idée d'amabilité, de douceur :

> *Comis uiri studium spectat dicendo ut delectet pariatque audienti iucunditatem. (...) Itaque a comendo, hoc est ornando, dictus*.
>
> « L'homme aimable s'efforce, en parlant, de charmer et de faire naître du plaisir pour l'auditeur. (…) C'est pourquoi cela vient de "charmer" c'est à dire parer[5]. »

Mais il la rapproche de la parure (*como*, « arranger, orner », qui s'emploie surtout pour les cheveux) et donc, pour le style, l'oppose à *horridus*, autre métaphore lexicalisée. C'est d'ailleurs dans ce sens-là, de discours bien arrangé, léché, que Quintilien emploie le mot *comere*[6]. Pontano ici utilise le mot *comis*, « grâce, dou- ceur », dans le sens cicéronien, mais le rapproche du sens qu'il a chez Quintilien,
« la parure », et recouvre ainsi par *comitas* plusieurs notions : la douceur, l'amabi- lité, l'élégance, la grâce, la brillance des mots. C'est pourquoi ses exemples sont tirés de Térence et surtout d'Ovide. Car la *comitas* est l'une des caractéristiques du style *tenuis* dans la rhétorique antique, celle du *sermo* dont s'inspirent les poètes, excepté les poètes épiques[7].

2. CICÉRON, *Brut.* 148. Toutes les traductions de l'article sont personnelles, sauf mention contraire.

3. A. MEILLET, « Le nom latin *Venus* », *CRAI* 73, N. 4, 1929, p. 333-337.

4. QUINTILIEN, *inst.* 6, 3, 18.

5. PONTANO, *De sermone* I, 26.

6. QUINTILIEN, *inst.* 8, 3, 42.

7. Cf. HORACE, *sat.* 1, 10, 44 par exemple pour le style *molle et facetum* de Virgile ou CICÉRON, *orat.* 97 pour le style *uehemens*.

## II. – *FACETVS, FACETVDO* : « SPIRITUEL, L'ESPRIT »

*Genera autem Asiaticae dictionis duo sunt : (...). Aliud autem genus est non tam sententiis frequentatum quam uerbis uolucre atque incitatum, sed etiam exornato et faceto genere uerborum.*

« Il existe deux genres d'éloquence asianiste : (…). Le deuxième genre est caractérisé moins par la richesse en traits que par la rapidité et la fougue du discours, mais encore par le genre orné et spirituel des mots[8]. »

*Atque hoc etiam animaduertendum est, non esse omnia ridicula faceta (...) Detractis igitur tot rebus ex hoc oratorio loco, facetiae reliquae sunt, qua aut in re, ut ante diuisi, positae uidentur esse aut in uerbo ; nam quod, quibuscumque uerbis dixeris, facetum tamen est, re continetur; quod mutatis uerbis salem amittit, in uerbis habet omnem leporem.*

« Et il faut noter aussi ceci : tout ce qui fait rire n'est pas spirituel. (…) Donc, si nous excluons de cette partie de l'éloquence de nombreux genres, il reste les mots d'esprit, qui résident ou dans les choses, selon la séparation que j'ai faite auparavant, ou dans les mots. En effet, le mot d'esprit qui le reste, quels que soient les mots prononcés réside dans les choses; celui qui perd son sel si l'on change de mots, tout son charme réside dans les mots[9]. »

De ces deux définitions assez proches, il ressort que la notion de *facetus* est étroitement liée au rire, même s'il ne faut pas oublier la correction apportée par la deuxième définition. De plus, la notion reste sous forme d'adjectif, elle ne définit pas une personne : l'*homo facetus* existe peut-être, mais sa qualité est surtout celle de son discours, émaillé de mots d'esprit. Cicéron évoque également la notion d'asianisme, selon sa division classique atticisme, asianisme du discours. Les *facetiae* font donc partie du registre asianiste. Lorsque, dans le *De oratore*, la défi- nition est affinée, il est question des mots et des choses dans lesquels le *facetum* peut se trouver, mais toujours pas d'attitude, comme c'est le cas pour *urbanitas*, *comitas* etc. On se trouve ici plus du côté du plaisant, du drôle, que du spirituel.

*Facetum quoque non tantum circa ridicula opinor consistere. Neque enim Horatius diceret, « facetum carminis genus natura concessum esse Virgilio », decoris hanc magis, et excultae cuiusdam elegantiae appellationem puto.*

« Je crois aussi que le *facetum* (l'esprit) ne s'applique pas uniquement à ce qui est drôle. Autrement Horace ne dirait pas que "la nature a accordé à Virgile un genre *facetum* de poésie[10]". Je pense qu'il veut dire plutôt une beauté et une sorte de perfection d'élégance[11]. »

8. CICÉRON, *Brut.* 325.

9. CICÉRON, *de orat.* 2, 251-252.

10. Il s'agit du vers d'HORACE, *sat.* 1, 10, 44, où Virgile est qualifié de *facetus*.

11. QUINTILIEN, *inst.* 6, 3, 2.

Quintilien nuance de façon considérable et amène la notion sur le terrain de l'esprit, de l'élégance, enfin plus du côté du charme que des *facetiae*, dont il n'est pas parlé, et qui sont encore du registre de la plaisanterie, plus que des mots d'esprit *(dicta, uerba facere)*. De cette définition encore obscure, et qui n'associe pas un type d'homme à la qualité, Pontano se sert, et va beaucoup plus loin : lui peint un homme. Après avoir, en I, 8, écarté l'étymologie ramenant à *fatum*, qui est un hapax venant du commentaire du Pseudo-Acron au v. 217 de l'*ars poetica* d'Horace, et celle ramenant à *fari*, Pontano s'emploie dans le *De sermone* I, 12 à se démarquer des Anciens. C'est toute une attitude pratique qui y est définie, et les actions sont décrites, car l'*homo facetus* est bien comme un artisan, il fait, il fabrique des mots[12], et nous avons ainsi choisi la traduction d'« homme d'esprit », car l'on dit « faire de l'esprit »[13]. Mais il va plus loin et propose de trouver le substantif qui y corresponde, sans l'inclure dans la qualité d'*urbanitas*, qui est une vertu : pour lui la vertu doit s'appeler *facetudo*, *facetitas* ou *faceties*. Il note d'ailleurs bien la discordance entre les *facetiae* ou les *dicta* (les mots d'esprit ou les traits) et l'homme qu'il recherche, car la *facetia* n'est pas la vertu de l'*homo facetus*, c'est une sorte de mots. C'est conscient de la difficulté de la tâche (« quod in acie cum periculo uersamur[14] ») qu'il essaie de définir ce qu'il entend, le modèle qu'il propose, et ce négativement d'abord, en définissant les autres types d'hommes. La définition récapitulative constitue tout le livre VI.

Transposant une qualité rhétorique dans le domaine moral, Pontano reprend ici la tradition médiévale. En effet, pour de nombreux auteurs, elle est synonyme tout simplement de bonne éducation et de bonnes mœurs. Raimond Lulle écrivait déjà par exemple :

> *Si tu diligas temperantiam per totum illud tempus uel spatium, per quod ad mensam sedebis, quando de mensa surges, temperantiae obuiabis in tua loquela, tuo auditu et etiam imaginatu, intellectu, amatu et memoratu; et reputaberis sapiens et facetus ab omnibus illis, cum quibus loqueris.*
>
> « Si tu chéris la tempérance en tout temps et en tout lieu, quand tu t'assieds à table, que tu te lèves de table, que tu présentes toujours de la tempérance quand tu parles, quand tu écoutes, et même quand tu penses, quand tu comprends, quand tu aimes, quand tu te souviens, tu auras alors la réputation d'un sage et d'un homme d'esprit chez tous ceux avec qui tu parleras[15]. »

12. PONTANO, *De sermone* I, 8. C'est pour cela aussi qu'il y a un *ars*, un savoir-faire, une technique de l'humour.

13. En fait, les titres des chapitres I, 8 et I, 12 du *De sermone* contiennent le mot *facetus* substantivé pour *homo facetus*, que j'ai traduit, dans mon édition bilingue, par « homme d'esprit », cf. F. BISTAGNE (éd.), G. PONTANO, *De sermone* (Textes de la Renaissance 141), texte établi et traduit, Paris, 2008, p. 83 et p. 92.

14. *De sermone* I, 12 (F. BISTAGNE [éd.], 2008, p. 94).

15. RAYMOND LULLE, *De uirtutibus et peccatis*, op. 205, dist. 1, sermo 4, linea 73. Nous utilisons ici les abréviations conventionnelles du *Cetedoc, Library of Christian Latin Texts*. Voir

Salimbene de Adam, au contraire, emploie ce terme dans le registre esthétique, puisqu'il oppose la prétendue bonne tenue à la saleté, à l'immondice : « "Nam moribus et uita quisquis uult esse facetus me legat et discat que mea musa notat", dixit quidam poeta, et usquequaque non dixit uerum, quia multas immunditias docuit[16]. » Et Pontano ne semble pas tant s'inspirer de la source italienne bourgeoise que de la source catalane, empreinte de courtoisie, ce que nous avons déjà mis en évidence[17].

En revanche, le Moyen Âge ne connaît pas le singulier *facetudo* ou *faceties* ou *facetia*, qui serait la vertu source du *facetus*. Les auteurs font toujours mention des *facetiae* au sens de « bons mots, anecdotes », mais rarement au singulier. Cassiodore semble prendre *facetia* au sens où Pontano l'entendra, mais en réalité, c'est surtout une qualité esthétique du discours qu'il désigne, lorsqu'il dit : « Quae figura dicitur astismos, latine urbana dictio, uenustatis et facetiae causa composita[18]. »

Mais Boniface de Uynfreth, un grammairien du VIII^e^ siècle, nie même qu'il puisse y avoir un singulier aux *facetiae :*

> *Sunt feminina singulari numero carentia ordinis primi, ut caerimoniae, caulae, bigae, blanditiae, trigae, copiae, quadrigae, diuitiae, deliciae, excubiae, facetiae, feriae, indutiae,inferiae, insidiae, kalendae (...) argutiae.*
>
> « Il y a des noms féminins de la première déclinaison qui n'ont pas de singulier, comme cérémonies, cavités, attelages biges, caresses, attelages triges, ressources, attelages quadriges, richesses, délices, veilles, facéties, fêtes, trêves, pièges, calendes (…) arguties[19]. »

La création de Pontano est donc doublement nouvelle : elle s'oppose à la tradition médiévale en un retour à la source antique, mais elle la dépasse également. En effet, nous avons vu que, chez ses contemporains, Valla, Tortelli ou Maio, cette

aussi RAYMOND LULLE, *De uirtutibus…*, op. 205, dist. 3, sermo 28, linea 82 : *Qui habet caritatem, est curialis; et qui habet prudentiam, est curialis uel facetus et sapiens* (« Celui qui possède la charité est courtois, et celui qui possède la prudence est courtois, ou spirituel et sage »). La vertu de charité est celle du parfait chevalier chrétien, ce n'est pas la perspective de Pontano, mais ce qui est intéressant, c'est l'assimilation entre les trois notions du deuxième membre de la phrase.

16. SALIMBENE DE ADAM, *Cronica*, p. 196, l. 28 (fol. ms. 265, col. c) : «"Car celui qui veut être spirituel dans ses manières et dans son mode de vie doit me lire et apprendre ce qu'observe ma muse", a dit un certain poète, et il n'a pas toujours dit la vérité, puisqu'il a enseigné beaucoup d'immondices. » Il s'agit du premier distique du *Facetus cum nihil sit utilius*, poème de 510 vers du XIII^e^ siècle d'un auteur anonyme (ms latin 8315, f. 41-50, Paris, BnF).

17. F. BISTAGNE, « Les lectures médiévales de Giovanni Pontano », *Neulateinisches Jahrbuch* 14, 2012, p. 5-25.

18. CASSIODORE, *Expositio psalmorum*, Cl. 900, psalmus 98, l. 40 : « Cette figure est appelée "de bon ton", en latin, "urbaine", car elle est composée pour le charme et l'esprit. »

19. BONIFACE, *Ars grammatica*, Cl. 1564 b, *de nomine*, linea 412.

notion n'était pas analysée[20] et, même chez Perotti, elle ne l'est pas de façon très précise puisqu'en deux endroits il donne des étymologies différentes :

> *Item a fando facetus, hoc est elegans in dicendo et delitias quasdam sermonis habens, quae facetiae dicuntur. A quo facete aduerbium, hoc est exculte, eleganter, urbane.*
>
> « De même *facetus (homo)* vient de *fari*, c'est-à-dire élégant dans ses mots et qui a en quelque sorte des délices dans sa conversation, que l'on appelle *facetiae*. De là l'adverbe *facete*, c'est-à-dire exquis, élégant, urbain[21]. »

Puis plus loin :

> *Item a facio facetus, de quo supra diximus, quod uerbis faciat quod uult ; a quo facetiae dictae, et facete aduerbium.*
>
> « De même de *facio* vient *facetus*, dont nous avons parlé plus haut, parce qu'il "fait" ce qu'il veut par ses mots; de là ont été nommées les *facetiae*, et l'adverbe *facete*[22]. »

Pontano, quant à lui, ne donne pas de double étymologie à *facetus* et ne le rattache qu'à *facio* (*De sermone* III, 1) et non pas à *fari*, après avoir montré qu'il connaît l'hapax se rapportant à *fatum* (I, 8)[23].

## III. – *Festivvs, festivitas* : « enjoué, l'enjouement »

Si la notion est absente chez Cicéron, Quintilien la définit ainsi :

> *Sed in his omnibus cum elegans et uenusta exigitur tota expositio, tum id festiuissimum est, quod adicit orator.*
>
> « Mais en tous ces domaines c'est une exposition pleine de charme et d'élégance que l'on exige, et ce qui en particulier est très plaisant, c'est ce qu'ajoute l'orateur[24]. »

Chez Quintilien, la notion de *festiuus* recouvre un peu celle de plaisant, de drôle et d'agréable, il s'agit de ce que l'orateur ajoute dans l'exposition pour la rendre plus attractive, et il donne en exemple la façon dont Cicéron arrange la fuite de Fabricius dans le *Pro Cluentio*. On est avec cette notion du côté de l'humour.

20. Voir M. Furno, « Du *De orthographia* de G. Tortelli au *Cornucopiae* de N. Perotti : points communs et divergences », *RPL* 13, 1990, p. 85-89 ; J.-L. Charlet, *Index des lemmes du* De Orthographia *de G. Tortelli*, Aix-en-Provence, 1994.

21. N. Perotti, *Cornu copiae* I, 211 (J.-L. Charlet, en collaboration avec M. Furno [éd.], Nicolai Perotti, *Cornu copiae seu linguae latinae commentarii [epigr. I]* , vol. I, édition critique avec apparat des sources, Sassoferrato, 1989, p. 80).

22. N. Perotti, *Cornu copiae*, II, 648 (J.-L. Charlet [éd.], Nicolai Perotti, *Cornu copiae [epigr. 2]*, vol. II, éd. critique avec apparat des sources, Sassoferrato, 1990 [1991], p. 242).

23. Voir F. Bistagne (éd.), G. Pontano, *De sermone*, 2008, p. 82.

24. Quintilien, *inst.* 3, 39.

Quant à la définition de Pontano, elle remonte à la « fête », et il emploie le mot *festiuus* pour qualifier le genre de mots que l'on faisait pendant les fêtes, les jeux donnés au peuple à Rome, où tous riaient sans distinction de rang[25]. La *festiuitas* semble pour lui la seule qualité du discours qui soit entièrement consacrée au rire, ce qui n'est pas le cas pour toutes les autres, où il y a une oscillation perpétuelle entre le rire de bon ton et autre chose, esprit, raffinement, politesse, moquerie…

Les auteurs médiévaux aussi emploient *festiuus* comme notion liée à la « fête », au jour anniversaire, et surtout au dimanche, jour du Seigneur, ou aux autres fêtes de la liturgie. Saint Bonaventure par exemple qualifie ainsi le jour de Pâques :

> *Hodie illuxit nobis festiuus dies exsultationis et laetitiae aduenit paschale gaudium iucunditatis immensae eo quod inuitamur ad nuptias agni resurgentis et eius sponsae matris ecclesiae.*
>
> « Aujourd'hui a resplendi pour nous le jour de fête, d'allégresse et de liesse, la joie de Pâques est arrivée, du bonheur immense, car nous sommes invités aux noces de l'Agneau dans sa résurrection avec son épouse, notre mère l'Église[26]. »

Pierre Damien, pour honorer la mémoire d'un certain Barbatianus, le présente ainsi :

> *Ecce enim hic beatissimus uir Barbatianus, cuius hodie nobis festiuus natalis illuxit, non humanae laudis gloriam petiit, non fauores hominum affectauit, non de ostensis tot miraculis apparere ipse mirabilis uoluit, non de collatis tot in languidos beneficiis humanae retributionis praemium expectauit.*
>
> « Voici en effet le bienheureux Barbatianus, dont aujourd'hui nous fêtons avec éclat le jour anniversaire; il n'a pas désiré la gloire de l'humaine louange, il n'a pas cherché les faveurs des hommes, il n'a pas voulu apparaître admirable pour ses si nombreux et visibles miracles, il n'a pas attendu la récompense de l'humaine rétribution pour ses bienfaits si nombreux envers les malades[27]. »

Thomas de Celano, un des premiers biographes de saint François, emploie aussi ce mot dans le registre de la fête, même s'il le transpose sur le plan éthique :

> *Ibi oliuarum uirentes rami et reliquarum arborum comae recentes ibi festiuus, ornatus lucidius incandescens cunctos exornat et pacis benedictio conuenientium laetificat mentes.*
>
> « Là, les vertes branches des oliviers et les chevelures nouvelles des autres arbres, là, enjoué, orné, brûlant d'un feu plus brillant, il embellit tout le reste et il réjouit les esprits en donnant à l'assemblée la bénédiction de paix[28]. »

25. Voir *De sermone* I, 9 (F. Bistagne [éd.], 2008, p. 86).

26. Bonaventure, *Sermones dominicales*, sermo 21, par. 2, l. 38.

27. P. Damien, *Sermones*, sermo 65, l. 190.

28. Th. de Celano, *Vita prima sancti Francisci*, pars 3, par. 126, l. 15.

C'est donc bien la qualité nécessaire constitutive du *facetus* qui se trouve du côté de la fête et de la joie. D'ailleurs, parmi les contemporains, Perotti aussi définit le mot en le rattachant aux fêtes et aux jeux :

> *Festi erant, in quibus uel sacrificia diis offerebantur, uel dies diurnis epulationibus celebrabatur, uel ludi in honorem deorum agebantur (...). A quibus festiuus deducitur et festiuitas et festiuo uerbum, hoc est festum ago.*
>
> « Les jours "de fête" étaient ceux où soit l'on offrait des sacrifices aux dieux, soit l'on célébrait des festins de jour, soit où l'on faisait des jeux en l'honneur des dieux (…) de là on déduit *festiuus* et *festiuitas* et le verbe *festiuo*, c'est-à-dire faire la fête[29]. »

## IV. – *LEPIDVS, LEPOS* : « CHARMANT, LE CHARME »

Il est intéressant de remarquer que *lepos*, appliqué au discours, dans le sens de « charmant », est très peu employé par Cicéron et Quintilien. C'est un mot qui, d'après le *ThLL*, se trouve souvent chez Térence, Catulle, Horace, et Cicéron ne l'emploie que pour les qualités physiques des personnes[30]. Cela correspond bien aux citations que fait Pontano dans ce premier livre du *De sermone* : les poètes latins pour la plus grande partie. Il considère étymologiquement cette qualité et la fait venir de *laborem leuare*, comme il l'explique dans un de ses poèmes : « Ipsa leuata labore uocem uos iure Lepores[31]. » Le charme se trouve surtout dans les banquets, comme ajoutant le plaisir des mots à celui des mets, dans le but unique d'être agréable, de se divertir : c'est une qualité du discours qui a une place très précise, qui n'entre pas dans le cadre du *sermo quotidianus*. Il reprend l'étymologie avec Lépide, faisant venir son nom du charme de sa conversation. On retrouve ici sa volonté, même lorsqu'il s'en écarte, de renouer de façon visible avec les Latins : ici il applique une qualité qui était physico-éthique au discours en société.

Quintilien quant à lui, lorsqu'il emploie le mot *lepos*, rajoute un *uelut* de correction, pour bien montrer que la métaphore n'est pas lexicalisée. Le *lepos* est la caractéristique esthétique d'un style bien particulier, le charme et l'élégance qui émanent de la société choisie des amis, du groupe soudé et clos de bonne compagnie. Il a partie liée avec la douceur et l'esprit, mais non avec la virtuosité

29. N. PEROTTI, *Cornu copiae* I, 189 (J.-L. CHARLET – M. FURNO [éd.], vol. I, 1989, p. 74).

30. CICÉRON, *Brut.* 143, ou encore *Catil.* 2, 23.

31. PONTANO, *De amore coniugali* VII, 45. Traduction : « Soulagée de ma peine [c'est Vénus qui parle], le nom de Charmes, je vous le donne à juste titre. » Pour l'étymologie antique, voir R. MALTBY, *A Lexicon of Ancient Latin Etymologies*, Leeds, 1991, p. 334 : DONAT, *Ter.*, *Eun.* 427 : « Lepidus qui politus est ut λεπίς » ; *Andr.* 948 : « In quo leporis est plurimum, lepidus dicitur, nam lepos est uenustas. »

du *facetus*, il demande moins de maîtrise du langage. Ici[32] Pontano se situe tout à fait dans la tradition catullienne[33] de l'esthétique du *lepos*, et ne cherche pas à s'en démarquer. En revanche il n'évoque pas du tout l'étymologie venant du lièvre *(lepus)*, qui est assez rare (« lepidus mollis dicitur a lepore quod animal mollissimum est[34] »), mais que quelqu'un comme Perotti reprend :

> *Haec autem ita inter se differunt quod uenustum uocamus quod cum gratia quadam et uenere dicitur ; lepidum quod rotunditate quadam et breuitate et quasi celeritate atque acumine uerborum uenustum est. Quapropter Laelius uir doctrina excellens quemadmodum id animal quod lepus uocatur a leuitate pedum dictum existimat, ita enim leporem in oratione a pedum suorum leuitate putat appellatum. Habet enim oratio quosque suos pedes sive soluta sive numerosa sit.*
>
> « Ces [notions] diffèrent entre elles puisque nous appelons agréable ce qui est dit avec une sorte de grâce et d'agrément ; charmant ce qui est agréable avec une espèce de rondeur, de brièveté, et comme une rapidité et une pointe dans les mots. C'est pourquoi Laelius, un homme d'un savoir extraordinaire, de même qu'il estime que cet animal que l'on appelle *lepus* (le lièvre), est appelé ainsi d'après la légèreté de ses pieds, pense de même que l'on a appelé le *lepos* (le charme) dans le style d'après la légèreté de ses pieds. En effet le style aussi a ses pieds, qu'ils soient libres ou cadencés[35]. »

## V. – *SALSVM* : « LE PIQUANT »

> *Sed scitis esse notissimum ridiculi genus, cum aliud exspectamus, aliud dicitur : hic nobismet ipsis noster error risum mouet, quod si admixtum est etiam ambiguum, fit salsius.*
>
> « Mais vous savez que l'on a un genre très connu de plaisanterie lorsqu'on dit une chose différente de celle qu'on attend : en ce cas nous-mêmes rions de notre erreur ; et si on y ajoute l'ambiguïté, cela devient plus piquant[36]. »

32. Voir l'expression *laborem leuare* employée plus haut.

33. Voir P. LAURENS, *L'abeille dans l'ambre. Célébration de l'épigramme de l'époque alexandrine à la fin de la Renaissance*, Paris, 1989, « L'expérience poétique dans l'Antiquité », p. 335-339.

34. GLOSSAIRE, IV, Plac. L. 2 (R. MALTBY, *A Lexicon*…, 1991, p. 334). Voir aussi F. SCHORSCH, *Das commentum Monacense zu den Komödien des Terenz: eine Erstedition des Kommentars zu « Andria », « Heautontimorumenos » und « Phormio »*, Tübingen, 2011, p. 109.

35. N. PEROTTI, *Cornu copiae* II, 113 (J.-L. CHARLET [éd.], vol. II, 1990 [1991], p. 50). Ici Perotti paraphrase d'abord QUINTILIEN, *inst.* 6, 3, 18, puis CICÉRON, *orat.* 3, 173, 185, sur la prose *(oratio soluta)* qui est libérée du rythme de la cadence, et la poésie *(oratio numerosa)*.

36. CICÉRON, *de orat.* 2, 255.

*Hanc ego iudico formam summissi oratoris, sed magni tamen et germani Attici, quoniam quicquid est salsum aut salubre in oratione, id proprium Atticorum est. E quibus tamen non omnes faceti : Lysias satis et Hyperides, Demades praeter ceteros fertur, Demosthenes minus habetur ; quo quidem mihi nihil uidetur urbanius, sed non tam dicax fuit quam facetus ; est autem illud acrioris ingeni, hoc maioris artis.*

« Telle est, à mon avis, la figure de l'orateur au style simple, qui est pourtant un grand orateur et un pur Attique, puisque tout ce qui est piquant et bien portant dans le discours est caractéristique des Attiques. Cependant tous ne sont pas spirituels : Lysias et Hypéride le sont assez, Demade est considéré comme celui qui en a plus que tous les autres, Démosthène moins. Pour moi, il n'y a rien de plus urbain que l'esprit de Démosthène, mais il était moins railleur que spirituel ; l'un est signe d'un caractère plus mordant, l'autre d'un art plus grand[37]. »

De ces deux définitions cicéroniennes il ressort tout d'abord que le piquant est du côté du décalage, de l'ambiguïté, de l'inattendu, et donc provoque le rire. Ce ne serait donc pas une qualité travaillée mais naturelle, comme l'*urbanitas*, à laquelle il l'oppose dans sa deuxième définition, plus complète et plus explicite puisqu'il la met en rapport avec d'autres notions. Le piquant, en opposition avec l'esprit, est plus signe de caractère que de talent, d'art, et c'est ce qui ressort de l'allusion à Démosthène et des autres orateurs attiques, car selon Cicéron le piquant, ce goût qui relève les discours, est le propre des Attiques. Cette notion disparaîtra chez Pontano, et là encore la précision de Quintilien est plus claire :

*Salsum in consuetudine pro ridiculo tantum accipimus ; natura non utique hoc est, quamquam et ridicula oporteat esse salsa. Nam et Cicero omne, quod salsum sit, ait esse Atticorum, non quia sunt maxime ad risum compositi, et Catullus, cum dicit : nulla est in corpore mica salis, non hoc dicit, nihil in corpore eius esse ridiculum. Salsum igitur erit quod non erit insulsum, uelut quoddam simplex orationis condimentum, quod sentitur latente iudicio uelut palato, excitatque et a taedio defendit orationem. Sales enim, ut ille in cibis paulo liberalius adspersus, si tamen non sit inmodicus, adfert aliquid propriae uoluptatis, ita hi quoque in dicendo habent quiddam quod nobis faciat audiendi sitim.*

« Par piquant on entend d'ordinaire seulement ce qui est drôle, mais il n'en est pas naturellement ainsi, quoique tout ce qui est drôle doive avoir du piquant. Car, d'un côté Cicéron affirme que tout ce qui est piquant est le propre des Attiques, mais non parce qu'ils sont particulièrement inclinés à être drôles, et de l'autre Catulle, lorsqu'il dit : "il n'y a pas un grain de sel dans ce corps", ne veut pas dire qu'on n'y trouve rien de risible. Le piquant sera donc ce qui ne sera pas insipide, une sorte de condiment simple du discours, qui se fait sentir à l'esprit comme le sel au palais, et réveille et défend le discours de l'ennui. En effet, comme le sel répandu de façon raisonnable sur les mets, s'il n'y en a pas trop, les rend bien agréables, ainsi celui qu'on met dans le discours a quelque chose qui nous donne la soif d'écouter[38]. »

37. CICÉRON, *Brut.* 90.

38. QUINTILIEN, *inst*. 6, 3, 18-20. Trad. J. Cousin.

La métaphore est ici lexicalisée, le sel représente le piquant, ce qui assaisonne le discours comme un condiment le plat, mais il y a une restriction : le piquant n'est pas le drôle, comme le *facetus* ne l'était pas non plus. On est ici du côté de ce qui relève, donne de l'intérêt, plus que de ce qui fait vraiment rire : Quintilien s'appuie sur Cicéron et sur Catulle, comme pour *facetus* il s'appuyait sur Horace. Tout, encore une fois, est dans la mesure, la proportion. Il en est exactement comme pour le sel naturel : trop irrite, un peu donne du goût. Pontano quant à lui reprend cette définition et y ajoute l'idée d'improvisation, en le rapprochant de la pointe :

> *Lepidis itaque suauitas tantum inest dictis, salsis etiam acumen, quando salsus sapor est ipse quidem acutior.*
>
> « C'est pourquoi la douceur ne se trouve que dans les mots dits avec finesse, et la pointe dans les mots piquants, puisque la saveur piquante est vraiment plus aiguë[39]. »

Pour lui, les personnes qui font ce genre de réflexions piquantes portent aussi ce nom, et l'adjectif est substantivé. Pontano revient là aussi directement à la source latine, mais le Moyen Âge connaît cette métaphore du sel, réellement lexicalisée, par exemple chez Sedulius Scottus, même si chez lui elle a aussi partie liée avec la sagesse et se tourne du côté de la bêtise[40], tandis que chez Pontano elle est du côté de la lourdeur, du manque de grâce, mais non forcément de la déficience intellectuelle.

Il est intéressant de noter que, pour cette notion aussi, Perotti paraphrase Quintilien en donnant les mêmes références chez Cicéron et Catulle[41]. Tout se passe comme si, pour les concepts rhétoriques, l'innutrition était telle que Perotti ne pouvait pas les définir autrement qu'en reprenant les mots de Quintilien, sans avoir besoin de le nommer puisqu'il fait partie de la culture commune et qu'on le reconnaît immédiatement.

39. Pontano, *De sermone* I, 9.

40. Sedulius Scottus, *In Donati artem maiorem*, pars 2, p. 139, l. 12 : *Salsus enim dicitur cibus conditus sale uel aliud quodlibet siue homo sapientia repletus ; insulsus autem dicitur stultus fatuus. (...) ut insulsus hoc est qui non est salsus (...) Insulsus dicitur stultus impolitus qui non est salsus quia spargine sapientiae non est conditus.* « En effet on appelle piquante une nourriture assaisonnée de sel ou de n'importe quel autre condiment, ou bien un homme plein de sagesse, et l'on appelle insipide, un sot, un fat (…) comme insipide est celui qui n'est pas piquant (…) on appelle insipide un sot, un rustre qui n'est pas piquant, parce qu'il n'est pas assaisonné de sagesse. »

41. N. Perotti, *Cornu copiae* II, 114 (J.-L. Charlet [éd.], vol. II, 1990 [1991], p. 50).

## VI. –*VRBANVS, VRBANITAS* : « URBAIN, L'URBANITÉ »

*Tum Brutus: « Quid tu igitur », inquit, « tribuis istis externis quasi oratoribus ? » « Quid censes », inquam, « nisi idem quod urbanis ? praeter unum, quod non est eorum urbanitate quadam quasi colorata oratio ». Et Brutus, « qui est », inquit, « iste tandem urbanitatis color ? » « Nescio, inquam, tantum esse quemdam scio ; illud est maius, quod in uocibus nostrorum oratorum retinnit quiddam et resonat urbanius. Nec hoc in oratoribus modo apparet sed etiam in ceteris. »*

« "Quelle valeur attribues-tu à ces étrangers, ces quasi-orateurs ?" dit Brutus. Et je répondis : "Quelle valeur veux-tu que je leur attribue, sinon celle que j'assigne à ceux de la ville ? La seule différence est qu'à leurs discours manque cette, pour ainsi dire, couleur de la ville.".Et Brutus: "Quelle est-elle cette couleur de la ville ?" Et moi: "Je ne sais pas, mais je sais qu'il y en a une. Ce qui compte le plus, c'est le fait que dans la parole de nos orateurs il y a comme un accent et un timbre particuliers à la ville. Et cela ne se sent pas que chez les orateurs, mais chez tous[42]." »

La définition ici est donnée dans la négativité, « l'urbanité », c'est ce que les autres ne possèdent pas. Quels autres? Même les étrangers de valeur ne sont que des « quasi orateurs », au contraire de tous les orateurs de la ville, donc les bons et les moins bons. À cet air de Rome, l'on oppose par exemple la *patauinitas* de Tite Live, son « air de Padoue », son provincialisme. La notion même est indis- tincte, et non définitive, une sorte de « je-ne-sais-quoi » si cher aux théoriciens du XVII[e] siècle[43]. Quintilien va apporter à la définition cicéronienne une précision supplémentaire :

*Nam et urbanitas dicitur, qua quidem significari uideo sermonem preferentem in uerbis et sono et usu proprium quemdam gustum Vrbis, et sumptam ex conuersatione doctorum tacitam eruditionem ; denique, cui contraria sit rusticitas.*

« Ainsi par urbanité, on dit entendre une manière de s'exprimer où le choix des termes, l'accent et l'usage, décèlent le goût caractéristique de Rome, et annoncent un certain fond de culture acquise dans la fréquentation des gens instruits ; c'est le contraire de la grossièreté[44]. »

La définition donnée par Quintilien insiste sur la notion de romanité, de bonne société, d'instruction et non tant sur le plaisir qu'il y a à être urbain ; nous avons donc choisi de traduire *urbanitas* par « urbanité ». Il y a une étape de franchie par

42. CICÉRON, *Brut.* 170-171.

43. Le XVII[e] siècle français reprend à son compte la littérature comportementale, italienne essentiellement, du siècle précédent et théorise le passage de la Cour à la Ville de la civilisation des mœurs, de la politesse et des bienséances. Voir à ce sujet E. BURY, *Littérature et politesse. L'invention de l'honnête homme (1580-1750)* (Perspectives littéraires), Paris, 1996 ; J.-P. DENS, *L'honnête homme et la critique du goût. Esthétique et société au XVII[e] siècle*, Lexington, 1981 ; *L'art de la conversation : anthologie*, préface de M. Fumaroli, Paris, 1997.

44. QUINTILIEN, *inst.* 6, 3, 17.

rapport à la position de Cicéron, car dans la formation de l'orateur idéal, Quintilien inclut l'imitation des hommes « in conuiuiis et sermonibus multi dicaces[45] » et propose une école qui emprunterait ses règles à la société des banquets entre personnes choisies de Rome, ce que ne font pas les orateurs : « Oratoria urbanitas rara, nec ex parte propria, sed ad hanc consuetudinem commendata[46]. » C'est donc sur le modèle de la société civile et des moments mondains qui la rythment qu'il faut construire l'art oratoire. Avec Pontano, la définition reste semblable, mais il y a un deuxième déplacement. En effet, s'il écrit : *Nam et urbanus dictus est, quod urbis seruet sciatque ac retineat mores* (« Car on appelle "urbain" ce qui observe, connaît et maintient les usages de la ville »)[47], il n'a cessé de dire jusqu'alors qu'il ne s'intéresse pas au discours oratoire, mais au *sermo quotidianus*[48]. Le nouvel orateur qu'il propose, pour ainsi dire, ne triomphe ni sur le forum, ni dans les procès, il ne fait pas preuve d'*urbanitas* pour plaire aux juges, mais, *in domesticis circulis conuentibusque (...) non utilitatis tantum gratia conuenientium sed iucun- ditatis refocillationisque a labore ac molestiis* (« dans les cercles et les réunions privés […] non pour la seule utilité des gens qui se réunissent, mais pour le plaisir et la détente après les travaux et les peines »)[49], écrit-il dès la dédicace. Certes, dans le *De oratore*, le *Brutus* ou les *Tusculanes*, la situation de départ est celle du groupe d'amis choisis en douce conversation, mais il s'agit de discussions théoriques sur l'art oratoire ou la philosophie. Pontano, quant à lui, propose une éthique, la formation d'un nouvel homme qui n'aura pas en vue l'efficacité tech- nique du discours, mais l'agrément. Ainsi, il faut considérer, après les prémices du chapitre 8, le chapitre 12 du livre I comme capital sur *urbanus* et *facetus* : il se démarque et propose de donner de nouvelles définitions, non tant des notions elles-mêmes, mais de leur imbrication.

Nous proposons de traduire *urbanus* par « urbain », à la suite d'*urbanitas* par « urbanité » en décalquant car, d'une part, Pontano revient sans cesse au sens originel avec l'opposition ville/campagne et, d'autre part, le mot n'est pas connoté de manière vieillote puisque Balzac emploie encore urbanité au sens « pontanien ». L'opposition *urbanus*/*rusticus* que reprend Pontano est très ancienne et très tradi- tionnelle : en grec ἀστεῖος est employé comme contraire de ἄγριος.

45. QUINTILIEN, *inst.* 6, 3, 14 : « fort railleurs dans les banquets et les conversations ».

46. QUINTILIEN, *inst.* 6, 3, 14 : « L'urbanité est rare dans le domaine oratoire, et elle ne se fonde pas sur un art qui lui est propre, mais elle ressortit à cette pratique sociale. » Nous traduisons en nous détachant de Jean Cousin, et en lisant, avec L. RADERMACHER ([éd.], *Institutionis oratoriae libri* XII, Leipzig, 1907, rééd. 1959) sur la base de *A* et *G*, *consuetudinem* et non *consuetudine* qui fait sens aussi, mais on voit alors mal à quoi rattacher le *ad hanc*.

47. PONTANO, *De sermone* I, 12 (F. BISTAGNE [éd.], 2008, p. 94).

48. PONTANO, *De sermone* I, 3 notamment.

49. PONTANO, *De sermone*, *proemium* (F. BISTAGNE [éd.], 2008, p. 74).

C'est donc seulement le rassemblement des hommes en cité, le grand nombre, qui les fait passer de « rustiques » aux manières grossières et animales, à des hommes « urbains », « polis » par le frottement entre eux, qui les affine de leur bestialité *(feritas, rusticitas)*, et les rend pleinement hommes. Mais « politesse » sent un peu le XVII[e] siècle français et n'existe pas en latin, ni même en italien, et « courtoisie », qu'emploie Castiglione, laisse trop entendre le mot « cour » qui n'est pas un lieu idéal pour Pontano.

Le Moyen Âge bourgeois et citadin italien emploie le mot d'*urbanitas*, tandis que les auteurs français, provençaux et catalans emploient *curialitas* ou *cortesia*, faisant référence chacun au lieu emblématique des bonnes manières[50]. Sedulius Scottus, par exemple, dit :

> *Vrbanus dicitur qui intra urbem habitat uel in territorio ciuitatis, suburbanus qui extra uel qui in suburbio habitat (...) urbanus aliquando pro eloquente ponitur quia eloquentiores sunt illi qui in urbibus habitant quam illi qui in uillis.*
>
> « On appelle "urbain" celui qui habite dans la ville ou sur le territoire de la cité, et "des faubourgs" celui qui habite à l'extérieur ou dans le faubourg (…). Parfois on met "urbain" à la place d'éloquent, car ceux qui habitent dans les villes sont plus éloquents que ceux qui habitent dans les fermes[51]. »

Puis il affirme plus loin :

> *Vrbanitas siue facundia dicta ab ipsa elegantia, nam sarcasmos est hostilis irrisio cum amaritudine cui contraria est antismos, id est urbanitas sine iracundia (...) namque antismos putatur dictum omne quidquid simplicitate rustica caret et faceta satis est urbanitate expolitum.*
>
> « On appelle cela urbanité ou affabilité d'après l'élégance, car le sarcasme est une moquerie hostile et dite avec aigreur, dont le contraire est l' *antismos*, c'est-à-dire l'urbanité sans colère (…). En effet, on pense que l' *antismos* se dit de tout ce qui ne contient pas de rustre platitude et est assez poli par l'esprit et l'urbanité[52]. »

Dante, quant à lui, emploie *curiale* en italien, pour exprimer la même notion, en ajoutant celle de mesure, mais il prend soin de préciser son propos en ajoutant qu'il y a une réalité de la cour en Italie même si elle n'est pas géographique :

50. Voir la très belle étude de D. ROMAGNOLI, *La città e la corte*, Milan, 1991 (traduction française, *La ville et la cour* présentée par J. Le Goff, Paris, 1994).

51. SEDULIUS SCOTUS, *In Donati artem maiorem*, pars 2, p. 138, l. 80 : ici nous traduisons en adoptant la traduction qui fait référence à l'opposition ville/campagne, mais Scott connaît quand même le sens de la métaphore.

52. SEDULIUS SCOTUS, *In Donati artem maiorem*, pars 3, p. 374, l. 40.

*Quia curialitas nil aliud est quam librata regula eorum que peragenda sunt (...) nam licet curia secundum quod unita accipitur, ut curia regis Alamannie, in Italia non sit, membra tamen eius non desunt ; et sicut membra illius uno Principe uniuntur, sic membra huius gratioso lumine rationis unita sunt. Quare falsum esset dicere curia carere Ytalos, quamquam Principe careamus, quoniam curiam habemus, licet corporaliter sit dispersa.*

« Parce que la courtoisie n'est autre que la règle pondérée de ce que l'on doit faire (…) car bien qu'il n'y ait pas de cour en Italie, si l'on entend une cour unifiée, comme celle de l'Empereur d'Allemagne, il n'en manque pas les membres; et de même que les membres de celle-ci sont unis par un seul Prince, les membres de celle-là sont unis par la lumière pleine de grâce de la raison. C'est pourquoi il serait faux d'affirmer que les Italiens n'ont pas de cour, puisque, même si nous n'avons pas de Prince, nous avons une cour, bien qu'elle soit corporellement dispersée[53]. »

Perotti, le seul des contemporains de Pontano à étudier cette notion dans son *Cornu copiae* distingue quant à lui le sens propre avec le mot *urbicus* et le sens figuré avec *urbanus* (même s'il peut aussi avoir le sens propre), où là encore il paraphrase Quintilien (*inst.* 6, 3, 18 *sq.*) :

*Ab urbe fit suburbium, de quo postea dicemus ; et urbicus, urbica, urbicum, quod significat quicquid ad urbem pertinet, sicut rusticus, rustica, rusticum, quod pertinet ad rus, unde rusticum poetam et urbicum poetam dicimus, rusticam domum et urbicam domum. (...) Item urbanus, urbana, urbanum, quod modo eandem significationem habet quam urbicus (...). Modo urbanum dicimus cultum atque disertum, hoc est eum qui in uerbis et sono et usu proprium quemdam prae se fert urbis gestum, et sumptam ex conuersatione doctorum tacitam eruditionem. Denique cui contrarius est rusticus, hoc est inepte et barbare loquens et hoc differt a dicaci quod dicax est cuius sermo cum risu aliquem incessit. Ideo Demosthenem urbanum fuisse dicunt, dicacem negant*[54].

« De ville on tire faubourg, dont nous parlerons ensuite ; et donc citadin, citadine, qui signifie ce qui se rapporte à la ville, de même rustique, ce qui se rapporte à la campagne, c'est pourquoi l'on dit un poète rustique et un poète citadin, une maison rustique et une maison citadine (…) de la même façon urbain, urbaine, qui a presque la même signification que citadin (…). Nous appelons parfois urbain, raffiné et éloquent celui qui laisse voir dans le choix de ses termes, son accent et son usage une certaine manière prise à la ville et dans un fond de culture prise dans la fréquentation des gens instruits. Enfin son contraire est le grossier, c'est à dire celui qui parle de façons inepte et barbare et il est différent du sarcastique car le sarcastique est celui dont la conversation va trop loin dans la moquerie. C'est pourquoi on dit que Démosthène était urbain mais pas sarcastique. »

53. DANTE, *De uulgari eloquentia* I, 18.

54. N. PEROTTI, *Cornu copiae* II, 112-115 (J.-L. CHARLET [éd.], vol. II, 1990 [1991], p. 49-50).

Pontano opère donc un retour à la définition antique et va s'en détacher car elle ne correspond pas tout à fait à ce qu'il veut définir, l'homme d'esprit. L'urbanité sera une qualité nécessaire à l'*homo facetus*, mais non suffisante. Cette aporie conceptuelle et linguistique est le point de départ du traité *De sermone* de Pontano, qui a donc pris acte de la nouveauté du type d'homme qu'il cherche à définir. Sans vouloir faire une téléologie des concepts, on remarque toutefois que l'*homo facetus*, ici défini de façon extrêmement extensive, annonce très clairement le *Courtisan* de Castiglione, qui aura la fortune que l'on sait au XVI^e^ siècle en modelant l'Europe cultivée dans les Cours. La civilisation des mœurs est bien un processus et la Renaissance va dépasser le retour à l'Antiquité en employant ses concepts pour les adapter à son propre monde.